



Il s'agit d'une transcription de l'enseignement oral non révisée, réservée à votre usage personnel et qui ne doit donc en aucun cas faire l'objet d'une diffusion officielle. Toute faute ou erreur qui se glisserait dans ce texte n'est due qu'à son transcritteur.

MAKA HANNYA HARAMITA SHINGYO - Partie 13 -

Enseignement (teisho) donné par maître Olivier Reigen Wang-Genh
au dojo de Strasbourg, le 10 juillet 2024.

C'est le dernier teishô sur le Hannya Shingyo en ce début de congés d'été. Nous reprendrons à la rentrée, en septembre, la suite de la deuxième partie.

Je voudrais refaire un retour en arrière sur tout ce que nous avons vu depuis presque six mois. On avance tranquillement dans cette étude du Hannya Shingyo. J'espère que vous relisez les teishô et que vous approfondissez de votre côté la lecture des traductions et des commentaires aussi, de Maître Deshimaru notamment. Si vous ne le faites pas encore, faites le. Je pense que si vous considérez la pratique de zazen importante pour vous, l'étude du Hannya Shingyo l'est également. Cette étude doit accompagner votre pratique. Les deux sont complémentaires et peuvent nourrir notre compréhension et notre pratique de zazen.

Beaucoup de personnes ne font que zazen. Bien sûr, au début c'est très bien de plonger dans zazen et de s'y consacrer. Mais si vous continuez la pratique et voulez l'approfondir et en faire quelque chose de central dans votre vie, l'étude du Hannya Shingyo est aussi importante que zazen lui-même.

Tout ce premier tiers du Hannya Shingyo, on en est à peu près à la fin, est avant tout une observation. Tout ce qui se succède est un ensemble d'observations à partir de ce regard de sagesse que nous produisons pendant zazen. C'est une observation de la réalité de ce que nous sommes et de la réalité de ce qu'est la réalité, donc l'expression de ce qu'est la réalité.

Nous le savons, nous avons tous une perception du réel mais nous oublions la plupart du temps que cette perception est subjective, qu'elle n'est qu'un regard sous un certain angle du réel. C'est un passage extrêmement important du Genjô kôan de Maître Dôgen qui peut aussi nous aider à éclairer notre quotidien. Dans le Genjô kôan Maître Dôgen dit à un moment donné : « quand on éclaire un aspect, automatiquement on plonge l'autre dans l'obscurité ». Il n'y a pas d'alternative.

On ne pourra jamais avoir un regard global du réel. Nous ne sommes pas équipés pour cela, nos yeux ne peuvent voir que ce qui nous est donné à voir. Je peux voir le devant de l'autel, je ne peux pas voir le dos.

Et chacun regarde cet autel à partir de son point de vue.



- point de vue physique, réel: je ne peux voir que ce qui est devant moi,
- mais également psychique, mental, non seulement avec mes yeux ordinaires mais aussi avec tout mon bagage de connaissances, d'intelligence, de projections, d'analyses.

En voyant une chose je peux en faire le tour par raisonnement, par déduction. Il y a aussi toute cette part extrêmement subjective de notre cerveau, de notre mental. Mais tout cela n'est que de la subjectivité. La même chose sera vue différemment par deux ou par cent personnes qui sont dans la même perspective. Ce sont des choses qui paraissent un peu basiques, presque primaires, mais elles sont essentielles.

Ce que nous oublions le plus souvent, c'est que nos perceptions sont par essence subjectives. Nous leur accordons une importance, une considération qui n'est pas juste. Nous croyons que ce que nous voyons est vrai.

Le Hannya Shingyo nous présente les choses d'une façon totalement différente qui bouleverse complètement cette perspective.

Dès le départ avec sho ken go on kai ku:

- le bodhisattva, c'est-à-dire le pratiquant, vous, moi, lambda, car il ne faut pas les considérer comme des êtres éloignés, imaginaires, il s'agit de nous, lorsque nous pratiquons la sagesse Hannya, c'est-à-dire que nous nous asseyons en zazen,
- nous observons que toutes ces composantes de la subjectivité, de la personnalité, des cinq go un, des cinq skandha, sont de nature instable, inconsistante, insaisissable. On ne peut saisir ni l'œil, la forme, la sensation, la perception, l'intention, ni même bien entendu la pensée. Dans tout ce processus il n'y a rien que nous puissions saisir.

C'est pour simplifier encore une fois le sens de cette vacuité, ku, que j'ai traduit plusieurs fois par "bulléité". Rappelez vous cette réalité de la bulle de savon. Quand elle existe, elle a une apparence, une forme, un reflet même, des couleurs, elle semble exister. Et quand la bulle éclate il n'y a plus rien. Les choses, les phénomènes ont cette nature de vacuité.

Peut-être à un moment donné, il est bien de remplacer ces mots pour ne pas les enfermer.

La vacuité par essence est difficile à appréhender: c'est rien, ce n'est pas quelque chose qu'on peut attraper ou conceptualiser. On peut peut-être tenir le même discours ou faire la même observation en remplaçant vacuité par silence par exemple, et phénomène par son. Les sons du reste sont des phénomènes.

Il observe que tous les sons sont silence, ont la nature du silence, ne sont qu'un avec le silence, ou sont le silence.

En changeant peut-être certains mots, nous pouvons mieux sentir de façon intuitive de quoi il s'agit. Il est important de faire ce travail d'analyse, sinon on risque d'être un peu découragé en voulant étudier quelque chose de difficile à conceptualiser en soi, impossible même. Il est donc important de faire ce travail.

On peut remplacer le mot silence par le mot immobilité. L'immobilité est très présente dans le zazen.

Si vous êtes attentifs pendant zazen vous observez réellement que rien n'est immobile. L'immobilité du zazen, de la posture n'est qu'apparente.



J'observais vos postures tout à l'heure et j'ai pris des photos parce que la lumière était belle. C'est impressionnant de voir des personnes immobiles. On dirait ces personnes, qui dans la rue, restent immobiles pendant une demi-heure, c'est impressionnant d'ailleurs et je pense que nous aurions du mal à le faire.

En zazen ça va, on peut rester dans une immobilité apparente, un peu comme une statue. Mais quand il s'agit de rester dans des postures déséquilibrées, pas très stables, c'est une autre affaire. C'est un don. Ces personnes qui arrivent à pratiquer cet art dont je ne connais pas le nom, c'est étonnant ce qu'elles arrivent à développer. Notre zazen paraît presque facile par rapport à cela.

Mais l'immobilité de zazen n'est qu'apparente. A l'intérieur de nous, nous le voyons très concrètement, tout bouge.

Notre posture n'est certainement pas raide, ou ne devrait pas l'être en tout cas.

Cela n'a rien à voir avec un blocage. Si on veut rester vraiment immobile je pense qu'il faut bloquer, mais bloquer aussi la respiration. Là on bloque tout et on peut rester pendant quelques secondes absolument immobile. On ressemble alors à un piquet. Ce n'est évidemment pas la posture de zazen.

La posture de zazen est extrêmement vivante, c'est un mouvement constant. L'inspiration, l'expiration, tout l'intérieur bouge. Cela devrait être le cas et j'espère que ça l'est. La respiration est profonde, elle entraîne tout un mouvement de l'abdomen, du ventre, de la tension de la colonne vertébrale. Tout cela est imperceptible extérieurement mais très perceptible intérieurement et doit l'être.

Quand on parle de cette immobilité de zazen, cela ressemble fort à cette expression de shiki soku ze ku, ku soku ze shiki.

Le mouvement c'est l'immobilité, l'immobilité c'est le mouvement.

Les deux ne sont plus séparables. On ne peut pas dire ce qui est en mouvement, ce qui est immobile. On ne peut pas le distinguer, le discriminer. C'est donc un mouvement immobile ou une immobilité en mouvement.

On appelle cela des oxymores, des mots qui ne vont pas ensemble. Dans notre quotidien par exemple on peut utiliser l'oxymore: un silence assourdissant. Oui, il y a des silences bruyants.

Remplacer les mots parfois c'est bien, et surtout ne pas rester dans des approches trop philosophiques ou conceptuelles.

Encore une fois, la vacuité c'est difficile comme concept.

Le phénomène aussi est un concept difficile. Nous sommes dans un monde phénoménal où les phénomènes sont omniprésents.

Il est difficile d'appréhender les phénomènes. Nous ne sommes que dans ce monde là. Nous voyons, nous sentons, nous entendons, nous ressentons, nous pensons. Ce ne sont que des phénomènes. Finalement, quand tout est quelque chose, il est très difficile de savoir de quoi on parle.

Je vous ai souvent raconté l'histoire du poisson qui cherche à comprendre ce qu'est l'eau.

C'est le même problème quand on parle des phénomènes. Parler des phénomènes c'est un phénomène, on tourne donc en rond. On ne sait plus de quoi on parle en réalité.



Ces approches sont pour le moins délicates et subtiles, à ne pas prendre au premier degré. Dire: là ce sont des phénomènes, là c'est la vacuité, évidemment ça n'a pas tellement d'intérêt.

Mais si on remplace les mots on peut peut-être plus le sentir au niveau du corps. Par exemple encore une fois avec le silence et les sons. Vouloir extraire les sons du silence ou le silence des sons, c'est absurde. C'est vraiment le poisson qui est dans l'eau et qui dit qu'est-ce que c'est l'eau ou qu'est-ce que c'est l'air pour nous. Pour nous, l'air est partout, pourtant nous ne pouvons pas le voir.

Cela va encore plus loin si on plonge cette étude, cette observation dans notre zazen. Dans le zen on parle souvent, parce que c'est important, de la forme et la non-forme. Il ne vous aura pas échappé que dans le zen, le zen sôtô notamment, nous accordons une importance assez considérable aux formes.

A partir du moment de l'entrée dans le dojo il y a des règles de comportement. Ce sont des formes. Le gasshō c'est une forme, c'est formel, on ne fait pas gasshō n'importe comment. On ne rentre pas n'importe comment, on suit des règles, des choses formelles.

Et pourtant, pendant la pratique de zazen, nous n'arrêtons pas de le répéter, ne faites pas, ou arrêtez de faire ce que vous faites habituellement. Maître Dôgen dit que ce sont les règles essentielles, universelles du zazen. Dans le Fukanzazenji, j'en parle souvent, Maître Dôgen dit « arrêtez de penser avec les mots, arrêtez de penser de façon dualiste, à travers le bien, le mal, le juste, le faux, le beau, le laid. Arrêtez ces mouvements de l'esprit conscient, de la pensée. Arrêtez de juger, de commenter, de comparer. Arrêtez, ne faites pas. »

Toutes ces instructions sur ce que nous sommes censés faire durant zazen, c'est : "ne faites pas".

C'est intéressant comme démarche. Nous inscrivons notre pratique dans la forme et le fond de cette pratique c'est la non-forme, la non-action, le non-faire.

C'est exactement la même relation entre la forme, ou le faire et le non-faire, qu'entre les phénomènes et cette vacuité, ce ku.

Nous sommes là dans des choses qui ne sont absolument pas de nature intellectuelle ou philosophique. C'est ce que nous faisons, c'est très présent, concret, c'est là.

Si nous voulons étudier vraiment ce premier tiers du Hannya Shingyo, basé sur ces observations, nous devons évidemment étudier le texte, essayer de mieux comprendre le sens des mots mais nous devons surtout plonger cette observation dans notre pratique de zazen. Le son, le silence, le mouvement immobile, l'apparence et le fond, la forme, la non-forme, le faire, le non-faire...

C'est exactement la même relation, chaque fois qu'on dit shiki soku ze ku, on pourrait dire: le faire c'est le non-faire, les sons c'est le silence, la forme c'est la non-forme. On peut changer ces mots, c'est exactement la même relation. L'absolu c'est le relatif, le relatif c'est l'absolu.

Voilà ce sont des devoirs de vacances !!!

Nous allons chanter le Hannya Shingyo trois fois...